

L'enfant
L'homme au landau

Francine Laurendeau

Number 241, January–February 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/47808ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Laurendeau, F. (2006). Review of [L'enfant : l'homme au landau]. *Séquences*, (241), 42–42.

L'ENFANT L'HOMME AU LANDAU

Sonia tente de rentrer chez elle, son bébé dans les bras. Mais son appartement est occupé : pendant qu'elle était à l'hôpital pour accoucher, Bruno l'a loué. Alors la jeune femme sort dans la rue et cherche son amoureux, qui est aussi le père de son enfant. Elle n'est pas vraiment surprise du contretemps; c'est normal, Bruno est un petit malfrat qui ne songe qu'à gagner de l'argent. D'ailleurs, quand il en a, il le flambe généreusement.

Francine Laurendeau

Elle lui montre son fils, qui s'appelle Jimmy, il ne semble ni ému ni même concerné. Contents de se retrouver, les jeunes gens se donnent des tapes, rigolent, se courent après; on dirait de jeunes poulains lâchés dans un pré. Bruno a entendu dire qu'il y a des gens qui paient pour adopter des enfants. Sans consulter Sonia, le jeune homme va vendre le bébé. « On en fera un autre », dit-il à sa compagne. La jeune femme s'écroule, elle doit être hospitalisée. Étonné de la conséquence de son acte, Bruno comprend qu'il doit à tout prix retrouver l'enfant. Il rend



Bruno a entendu dire qu'il y a des gens qui paient pour adopter des enfants

l'argent et ramène Jimmy à Sonia qui a déposé une plainte contre lui, tandis que la mafia qui fait le trafic d'enfants lui réclame un lourd dédommagement. Son calvaire commence. Il n'a plus un sou, il est sans logis et sans amour puisque Sonia lui condamne sa porte. Alors qu'avec Steve, un adolescent complice, il a volé un sac à main, le jeune homme se voit sur le point d'être capturé. La police met la main sur Steve. En un retournement inattendu, Bruno sort de sa cachette, se rend au commissariat, rend l'argent et se livre. C'est en prison qu'il reverra enfin Sonia.

L'Enfant est magnifiquement sobre, sans musique: le rythme est haletant. Comme **La Promesse**, le film a été tourné à Seraing, au bord de la Meuse. Une autre des grandes qualités des frères Dardenne, c'est le choix et la direction d'acteurs. Rappelons-nous la révélation d'Émilie Dequenne dans **Rosetta**. Il est du reste intéressant de les entendre sur ce sujet : « L'acteur n'a pas d' "intérieurité" qu'il pourrait vouloir exprimer. Devant la caméra il est là, il se comporte. Lorsqu'il

veut faire sortir quelque chose de lui, il est mauvais. La caméra impitoyable a enregistré sa volonté, son jeu pour faire sortir ce quelque chose. Il doit s'abstraire de toute volonté et rejoindre l'involontaire, l'automatisme d'une machine, de la caméra. Ce que Bresson a noté sur l'automatisme en citant Montaigne est absolument vrai. Nos indications aux acteurs sont physiques et la plupart du temps négatives pour les arrêter chaque fois que nous sentons qu'ils sortent du comportement qu'ils ont pour la caméra.

Enregistrant ce comportement, la caméra pourra enregistrer l'apparition de regards et de corps plus intérieurs que toute intériorité exprimée par le jeu des acteurs. Pour la caméra, les acteurs sont des révélateurs, pas des constructeurs. Ce qui demande beaucoup de travail. » (Luc Dardenne dans *Au dos de nos images* — Seuil)

Le jeu sensible du comédien se confond avec la beauté du personnage. Le travail a été intense.

Pour incarner Bruno, Jean-Pierre et Luc Dardenne ont choisi l'acteur qui, dans **La Promesse**, jouait le rôle de Igor. Pour tenir une promesse, le jeune garçon devait trahir son père, un exploiteur d'immigrants clandestins. Jérémie Renier avait quatorze ans. C'était son premier film et ce film l'a lancé. Dix ans et une quinzaine de films plus tard, on le retrouve dans le rôle de ce garçon léger — pas volage, léger —, parfaitement amoral. Un choc violent — le rejet de Sonia — l'ébranlera, réussira peut-être même à le transformer. Et sans doute pour la première fois de sa vie, il prendra une responsabilité en s'accusant pour sauver Steve. Le jeu sensible du comédien se confond avec la beauté du personnage. Le travail a été intense.

Jérémie Renier a raconté qu'on pouvait faire jusqu'à 60 prises par plan-séquence et qu'à la moitié du tournage, les réalisateurs lui ont dit : « Ce film t'appartient. Il est maintenant plus à toi qu'à nous, c'est à nous de te suivre. » Bien sûr, le scénario était écrit dans le détail et les frères Dardenne tournent dans la continuité. Mais peut-être ont-ils laissé la bride sur le cou au jeune acteur qui possédait si bien son personnage. Déborah François, dont Sonia est le premier rôle, est d'un naturel confondant. Et l'image qui restera gravée dans nos mémoires sera celle d'un jeune homme poussant son landau dans les rues de Seraing.

■ Belgique 2005, 92 minutes — **Réal.**: Jean-Pierre et Luc Dardenne — **Scén.**: Jean-Pierre et Luc Dardenne — **Image**: Alain Marcoen et Benoît Dervaux — **Mont.**: Marie-Hélène Dozo — **Int.**: Jérémie Renier (Bruno), Déborah François (Sonia), Jérémie Segard (Steve), Stéphane Bissot (la receleuse), Mireille Bailly (la mère de Bruno). — **Prod.**: Jean-Pierre et Luc Dardenne, Denis Freyd — **Dist.**: TVA — **Cote**: ****

ROIS ET REINE VÉRITÉS ET MENSONGES

*Sublimes pour les uns, monstrueux de complaisance pour les autres, les films d'Arnaud Desplechin sont indéniablement des objets rares. Placées sous le signe du paradoxal et des contrastes, ses œuvres singulières sont aussi denses que fluides, à la fois sombres et lumineuses, rigoureuses et éclatées, cérébrales et sentimentales, sérieuses et drôles, exaspérantes et inspirantes. À ce titre, **Rois et reine** est sans doute le film desplechien par excellence.*

Claire Valade

Une femme et ses hommes — un père, un fils, un mort, un fiancé et, surtout, un ancien amoureux. De ce canevas simple et épuré émerge un récit complexe aux ramifications multiples, raconté à travers le prisme de deux histoires parallèles, celles de Nora et d'Ismaël, son ex. Canalisant dans les relations entre Nora, Ismaël et ceux qui les entourent cet affrontement abstrait entre ses deux pôles dramatiques, Desplechin explore le rapport des personnages à la réalité, alors qu'ils sont confrontés à des situations imposées par des forces externes, hors de leur contrôle. Ainsi, à quelques jours de son mariage, Nora doit faire face sans y être préparée à l'agonie de son père, écrivain célèbre ravagé par un cancer généralisé, tout en faisant la paix avec le fantôme de son premier mari, Pierre, décédé dans des circonstances mystérieuses avant la naissance de leur fils. Ismaël, lui, est interné à la demande d'une tierce personne et doit se débattre avec l'administration publique, les autres patients, ses psychanalystes, sa famille et tous ceux qu'il a écorché au fil des ans par sa misanthropie et sa suffisance.

... Desplechin évite le chaos pour faire du cinéma à l'état pur, construisant une symphonie filmique où chaque note est à sa place, même les plus discordantes.

De bout en bout, Desplechin fait le pari des extrêmes à tous les niveaux (récit, structure narrative, style, musique, personnages, mise en scène), déterminé à employer toutes les techniques narratives à sa disposition pour parvenir à exposer ces personnages dans toute leur splendeur mais aussi à révéler ce qu'ils ont de plus laid, sans les juger, même s'ils se plaisent dans le cocon confortable qu'ils se sont construit (celui de l'heureuse superficialité assumée pour Nora, celui de l'arrogance intellectuelle pour Ismaël) et même s'il est quasi impossible de distinguer la vérité des mensonges qu'ils se racontent. Revendiquant avec enthousiasme chacun de ses emprunts, chacune de ses références, Desplechin évite le chaos pour faire du cinéma à l'état pur, construisant une symphonie filmique où chaque note est à sa place, même les plus discordantes. Il place chacun des éléments, disparates mais méticuleusement choisis, en opposition les uns aux autres pour former une toile de résonance, la tragédie appelant la comédie (Nora, la reine du titre, trouve son écho en Ismaël, le fou), le mythe rejoignant le réel (l'image de *Leda* illustre le malaise ambigu entre le père et sa fille), le roman évoquant le théâtre (au sein d'une structure romanesque, d'ailleurs divisée en chapitres, la théâtralisation des émotions trouve sa place, dans les déclamations d'Ismaël ou les rêves de Nora), le mélodrame rencontrant la satire pour devenir moderne et léger (le lyrisme associé à Nora, entre autres par le *Moon River* de Mancini, est déstabilisé tant par le burlesque de l'univers d'Ismaël, avec cet avocat déjanté et cette sœur hystérique, que par la gravité du drame qui l'accable).



Elias et Ismaël

Au bout de toutes ces confrontations et de ces révélations, le mystère des personnages et de leurs pensées véritables demeure entier. Ce pourrait être frustrant si la virtuosité de Desplechin était moins jouissive. Et si ses personnages, en proie à une confusion des sentiments aux proportions épiques, manquaient d'élégance au point de ne pas nous fasciner autant, tout spécialement Ismaël (merveilleux Mathieu Amalric) et, surtout, Nora, qui évoque Médée, Antigone ou Électre, mais aussi les froides héroïnes *hitchcockiennes*. Magnifiquement interprétée par Emmanuelle Devos, Nora est belle, forte, attentive, manipulatrice, opaque et troublante, en un mot, impériale. Parée de sa légèreté comme d'une carapace pour se préserver de la souffrance, elle est animée d'une détermination implacable, celle d'être heureuse à n'importe quel prix.

On est tour à tour charmé, choqué, agacé, remué, ébloui par ce film inclassable, dont on sort littéralement soufflé. On hésite toujours à parler de chef-d'œuvre, de peur de sombrer trop vite dans le superlatif facile, mais il faut avouer qu'il est difficile de trouver plus approprié dans le cas de **Rois et reine**. **Ⓢ**

■ France 2004, 150 minutes — **Réal.**: Arnaud Desplechin — **Scén.**: Arnaud Desplechin, Roger Bohbot — **Image**: Éric Gautier — **Mont.**: Laurence Briaud — **Mus.**: Henry Mancini, Afrika Bambaataa, Marley Marl, Randy Newman — **Son**: Jean-Pierre Laforce, Christian Monheim — **Dir. art.**: Dan Bevan — **Cost.**: Nathalie Raoul — **Int.**: Emmanuelle Devos (Nora Cotterelle), Mathieu Amalric (Ismaël Vuillard), Maurice Garrel (Louis Jenssens), Valentin Lelong (Elias), Magalie Woch (Arielle), Hippolyte Girardot (M^e Mamanne), Catherine Deneuve (D^r Vasset), Noémie Lvovsky (Élisabeth), Joachim Sainger (Pierre) — **Prod.**: Pascal Caucheteux — **Dist.**: Les 400 Films — **Cote**: ★★½